

beau bien en plein bois, et puis ça fait cinq fois que tu vends, pòur aller recommencer plus loin dans le nord. Ça fait cinq fois que tu fais ce jeu-là. Si tu avais tenu plus en place, on serait aujourd'hui plus à l'aïse.

SAMUEL — Voyons, Laura, voyons, parle donc pas comme ça. (*A Lorenzo.*)
T'aime pas la teire non plus, toi, comme ça ?

LORENZO — Je n'ai jamais pu comprendre qu'on pût trouver de l'agrément à suer toute sa vie, pour engraisser des animaux. Aux États, on travaille moins fort, on gagne plus d'argent, pis, les amusements, ça manque pas.

Ti BE — Un garçon de mon âge, combien ça peut-il gagner, aux États ?

SAMUEL — Toi, Ti Bé, tu peux te taire, et te rentrer ça, tes idées des États. On t'a permì de fumer la pipe et de faire ton homme à quinze ans, quand tu as commencè à travailler avec nous autres dans les champs, mais si tu veux parler d'aller aux États, plus d'affaire. Je comprends qu'on quitte la charrue pour aller faire la chasse, ou gagner sa vie comme guide dans le bois, je comprends ça. Mais, les États! jamais! Tu entends? Jamais. (*il donne un fort coup de poing sur la table.*)

MARIA — Voyons, son père, voyons, vous savez ben que Ti Bé n'est pas sérieux.

SAMUEL — Non? Ben, c'est en tout cas qu'il le serait. J'aime mieux qu'il sache tout de suite ce que j'en pense, moi, des États.

MARIA — Changement de propos, mais parlez-nous donc de vos voyages, M. Paradis. C'est ben plus dur que par ici, en en haut des rivières ?

FRANÇOIS — Sur la Côte Nord, et dans le haut des rivières, les hivers sont plus durs encore qu'icitte. On n'a rien que des chiens pour atteler les traîneaux, des gros chiens forts, mais malins, et souvent rien qu'à moitié domptés. On ies soigne une fois par jour, seuement, le soir, avec du poisson gelé. Des bêtes ben endurantes. On fait long de chemin avec ça, dans le bois et sur la glace des rivières.

LAURA — Y a-t-il des villages par là ?

FRANÇOIS — Oui, il y a des petits villages, mais presque pas de culture. Ça ne pousse guère. Les hommes vivent avec la chasse et la pêche, rien que ça.

MARIA — Avez-vous de la misère là-bas avec les sauvages ?

FRANÇOIS — Non, je n'ai jamais eu de trouble avec les sauvages, je me suis toujours ben accordé avec eux autres. Ceux de la Mistassini, et de la rivière d'icitte, je les connais quasiment tous, parce qu'ils venaient chez nous, avant la mort de mon défunt père. Voyez-vous, mon défunt père chassait, souvent l'hiver, quand il n'était pas aux chanquiers. Un hiver, il était dans le haut de la Rivière-aux-Foins, tout seul. Un arbre qu'il abattait pour faire du feu a faussé en tombant; des sauvages l'ont trouvé le lendemain, pai adon, assommé et à moitié gelé déjà, malgré que le temps fut doux. Il était sur leur territoire de chasse, et ils auraient ben pu faire semblant de ne pas le voir et le laisser